

Zeitschrift: Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle
Band: 25 (1957)
Heft: 8

Artikel: Lettre à François
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-569728>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 23.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

sans borne, Luigi le regardait souriant de toutes ses dents: «Franchisco...»

Francisco allait parler mais Luigi lui posa un doigt sur les lèvres et vint, tombant à genoux, se coucher à ses côtés, en sens inverse, de telle sorte que leurs têtes se touchaient, qu'ils se devinaient, mais ne pouvaient se voir . . .

Un long moment passa durant lequel chacun épiait la respiration de l'autre, se livrant à la joie des présences retrouvées . . .

Luigi étendit le bras et ramena vers ses lèvres les mains de Francisco. Celui-ci s'abandonna à l'émotion de la caresse et pour mieux la goûter ferma les yeux . . .

Leurs mains désunies se cherchèrent à nouveau, puis, paume contre paume, se retrouvèrent . . .

Les heures passèrent . . .

Le soleil déclinait, les vagues, pressées, se succédaient aux pieds de Francisco, de plus en plus proche. Francisco, sans lâcher les mains de Luigi, presque malgré lui, s'inventait une mort par immersion, une fin qui serait un commencement, puisque les flots les entraîneraient, les emporteraient tous les deux . . .

Quand les vagues en vinrent à atteindre ses genoux, Francisco eut un frisson. Luigi le prit par les coudes et l'attira sur sa poitrine, hors de la marée, la tête sur son épaule droite, la bouche contre sa bouche.

Le flot n'allait pas plus loin que leurs tailles.

La bise réveilla Francisco. La nuit était belle, pleine d'étoiles complices. La mer jouait à courrir après ses vagues . . .

Francisco contempla le sable autour de lui, il était comme froissé au milieu de l'impeccable planitude qu'avait laissé partout le flot se retirant . . .

Sous sa main droite, étendue par delà sa tête, la rugosité d'une étoile de mer irritait sa paume, cherchant une présence . . . ou un rêve!

Bernard Sannier-Salabert.

Lettre à François

Carissimi Francisco,

Comme voici un long temps, cher amour, que je n'ai reçu de vos nouvelles! Je sais, vous avez fait un long voyage puisque vous avez joint la côte des Amériques; mais ne restait-il plus une goutte pour moi au tréfond de votre stylo? (Avez-vous tant écrit d'autre part?) Rassurez-vous: je ne vous veux pas quereller: rendez-moi cette justice que ce n'est pas dans mes habitudes. Trouvez là seulement la preuve de l'appétence où je suis de tout ce qui est de vous, et comme, si loin que vous soyez, vous me demeurez proche et nécessaire.

Vous me direz sous peu, j'espère ce que diable vous êtes allé faire dans ce pays qui est loin de moi beaucoup plus que de cinq ou six jours de traversée. Était-ce seulement pour voir comment on peut vivre en ce bas monde, sans poésie, heureux tout de même, juste aux antipodes de ce qui me paraît donner sa saveur à une vie d'homme que vous êtes allé si loin?

Moi aussi j'ai voyagé, mais sans quitter le monde latin, qui seul m'agrée, puisque ce fut au pays des gitans, à Grenade, que je gîtais quatre semaines durant. Je vous écris dès mon retour de ce pélerinage au pays de l'infortuné Boabdil. Pardonnez-moi si mon premier mot est pour vous dire: Bon Dieu, que ces gitans sont beaux! Francisco mio, n'aurez-vous pas quelque jour le désir de les aller voir? Je vous pardonnerai au retour, soyez-en sûr, comme vous me pardonnez, j'en suis sûr, aujourd'hui. (Le plaisir, la joie de ceux que nous aimons peut-il ne pas être notre plaisir et notre joie?) Il faut que vous alliez les voir, ces beaux jeunes dieux sombres, de sang arabe et de sang d'Ibérie, aux seuils de leurs étranges maisons de troglodytes sur les pentes brûlées de soleil de l'Albaïcin qui est le rebord de la cuvette où somnole «Granada».

Vous m'avez confessé un jour qu'un peu, voire beaucoup, d'air canaille, voire inquiétant, n'était pas pour vous déplaire, qu'un peu de menace et d'insécurité apparente était un adjuvant à votre plaisir. Comme nous sommes bien semblables là encore! A l'Albaïcin, vous eussiez été comblé, cher François, comme je l'ai été moi-même. Vous peindrai-je mes «niños» gitans?

J'ai peur de ne pas traduire l'essentiel qui est fait de beauté étrange, jamais encore rencontrée. Mes gitans ne sont pas des éphèbes harmonieux, divins, à la façon de l'Idolino de Florence, aux pieds desquels, ému d'une perfection si merveilleuse, on ne songe d'abord, timide, qu'à déposer une couronne de myrte. Ces garçons, les évoquerais-je assez fortement en ne disant rien d'autre que ceci: ils sont une chevelure, des lèvres et des yeux. Tout le reste, dans le premier temps, est négligé, rejeté dans l'ombre, escamoté. Si l'on s'attarde et si l'on peut regarder et voir plus avant, on découvre que les mains n'ont pas la finesse qu'il faudrait, que les doigts, à la vérité, un peu sales, n'ont pas, noueux, la souplesse de pétales que nous aimons à l'ordinaire, que ces mains font visage de chaînes plus que de liens. Les corps sont amaigris par la disette et le vêtement, plus que négligé, misérable. Mais le moyen de ne pas rêver des prises dont ces mains griffues sont capables, de ne pas être sensible à ces appels que fait la chair aux déchirures des maillots, des vestes sordides, des culottes courtes, à mi-jambe, en loques, au-dessus des pieds nus? Aux reins, prompte, en un geste preste, à être dénouée, une mince cordelette retient celles-ci. Comme il faut peu de temps pour que la splendeur du corps embrasé se découvre! Le linge est rare et superflu: la température est torride sur les pentes de l'Albaïcin! De l'ocre doré de ces corps monte un fumet de chair ardente et d'huile rance. Les lèvres de mes gitans, François, comment les rendre? Avides, préhensives, suçueuses et lourdes; je les ai vues d'un rouge sombre, presque noir. Comme on y sent le sang berbère! — de la couleur qu'on voit, après la corrida, à la chair des taureaux dépecés de la boucherie des arènes. Sont-elles donc envahies de fièvre à demeure? Dieu n'eût pas eu besoin d'envoyer, porteurs de torches, ses anges sur Sodome et sur Gomorrhe. Que n'y dépêcha-t-il une escouade de mes gitans de l'Albaïcin!

Des torches; en vérité ces beaux enfants sauvages de Grenade sont des torches: on brûle à les rencontrer, nonchalants au seuil de leurs maisons minables ou, nonchalants encore, sur l'argile calcinée, mêlée de pier-

res, des sentiers. J'ai brûlé, François; si vous ne me pardonnez pas mon aveu, j'y verrai un gage d'amour et donc ne me pardonnez pas. Comprenez-moi, cependant, François, avant que de me condamner. Le moyen de ne pas céder à l'invite, à l'offrande, à la requête, à la candidature de ces anges noirs? Vous les croisez et vous ne parvenez plus à détacher d'eux votre regard . . . Le plus souvent le gitan chante, d'une voix chaude qui roule et s'attarde dans la bouche avant que de franchir les lèvres. Que chante-t-il? Quelque air, j'imagine, de son Romancero. Impossible de ne pas céder à la flûte de l'oegipan. Par le moyen de sa flûte, Orphée faisait se déplacer les roches. N'est-ce pas par sa mélopée que le charmeur fait le cobra sortir de son sac, s'ériger, dodeliner, puis fixer droite, tendue, sa tête aux joues enflées, phallique . . . Le gitan au passage pose sur vous son regard qui tient plus du diamant noir que du velours; ses yeux, semble-t-il, envahissent tout son visage, à la façon d'une goutte de laque noire qui s'étalerait peu à peu, faisant par son éclat s'évanouir tout ce qui n'est pas elle . . .

Impossible, François, de ne pas ralentir sa marche . . . Avez-vous jadis vu cette danse qu'exécutait si bien Kathrin Dunham et qu'elle appelait «Batucada»? Une corde reliait un garçon et une fille: ils la tendaient d'abord, puis la corde s'enroulait sur leurs corps et, quoiqu'ils fassent, les rapprochait . . . Vous ne résisteriez pas plus que moi, François, à la «Batucada» des gitans de l'Albaïcin. Ce sont des lassos que jettent ces beaux garçons: le moyen de s'en dépêtrer? Ne vous y essayez pas: vous êtes pris. Plus la corde se tend, plus étroitement elle lie. Le lasso du gitan ne se desserrera plus: la main qu'il a posée sur sa hanche tient l'extrémité de la corde: il faut s'en laisser ceinturer et se rapprocher pas à pas. Fuir? Bien impossible; le lien enserre le torse, les épaules, bientôt les jambes et les cuisses. Est-ce la chaleur torride qui fait tourbillonner les arbres et les buissons? Est-ce du sol que monte cette torpeur qui soudain vous arrête et vous immobilise? . . . A l'angle d'une mesure, aux arêtes incendiées de lumière, dans l'ombre mauve d'un buisson, adossé au fût d'un olivier désolé posant au loin son double sur le sol, vous êtes nolens volens, pareil à une proie ficelée . . . Avez-vous vu, François, au cinéma, comment, dans les forêts équatoriales on maîtrise sous les rêts les fauves les plus résolus? . . .

Au long d'un beau corps souple qui vous enlace et vous épouse, au long d'un jeune tronc lisse dont vous percevez sous l'écorce les noeuds, avez-vous cessé de vivre ou vivez-vous au contraire d'une vie multipliée? Vous n'en savez rien . . . La fleur sombre du beau visage se renverse: les paupières violettes s'abaissent sur les flaques menues de laque noire; vous serrez dans vos doigts crispés la toison bouclée, huileuse, dont le parfum sauvage vous ensorcelle (ces gitans sont des bohémiens experts aux philtres et aux poisons); le front bombé apparaît plus clair, en haut, sous les boucles serrées que la main relève pour y faire la place des lèvres; juteuse, la grenade s'ouvre, laissant voir au-dedans l'émail éclatant de ses graines. Le moyen, François, de ne pas boire à cette coupe? Le moyen de ne pas se souder au beau gitan qui s'abandonne? Etes-vous un? Etes-vous deux? Quand le moulage quitte le moule, exténué, le front se pose sur l'épaule, dans l'arôme violent du beau corps devenu souple comme une liane retombée. Amies, seulement amies maintenant,

lentement, ave cune douceur dont on ne les aurait pas crues capables, les lèvres, apaisées, se posent sur le cou moite, heureuses de la joie prise autant que de la joie donnée.

«Adicias!» — Vous reprenez votre route, le pas dansant, les jambes incertaines (il leur faut cesser de se raidir et de se nouer pour réapprendre à porter). «Adicias» — Un visage sourit, et des dents blanches, et des yeux qui sont redevenus pétillants de malice, amusés de cette nouvelle victoire, facile comme toutes les autres . . . «Adicias» — Vous faites un geste de la main, le bras levé. Quelques pas encore: vous vous retournez encore et votre adieu se renouvelle . . . Mélancolie des chemins qui éloignent de la joie! «Adicias! Adicias!» — La corde du «Batucada» n'est plus tendue; elle glisse; elle quitte la main et tombe sur la glaise rose de la route . . . La pénombre est venue — déjà le soir! Elle ne laisse plus que deviner, là-bas, au loin, une forme indistincte sur le sentier qui joint la crête de l'Albaicin . . . , un bras qui se lève encore et qui, tremblant de n'être plus perçu, agite maintenant une loque claire.

Vous me pardonnez, François, si je vous dis que plusieurs fois, durant ces quatre semaines andalouses, j'ai refait le chemin qui monte, brûlé de soleil, vers les étranges maison des troglodytes de l'Albaicin . . .

J'attends votre lettre avec une grande impatience. Vous me direz, vous aussi, vos amours au pays de Christophe Colomb. Comme je les devine différentes de celles que j'ai tant goûtées à Grenade! Conteze-moi vos amis de là-bas, sportifs, musclés, mâcheurs de gomme, dont on me dit qu'ils sont prompts, précis et qu'ils n'aiment pas les fioritures.

Je vous adore, François, et vous le savez bien.

Jean.

Jeune inconnu

Suave est le soir soyeux qui tombe sur l'Arno, mais plus suave encore, ô bel adolescent, est le regard qui tombe de tes yeux.

Légères sont les nués d'or aux blondeurs de miel qui voguent au ciel vespéral, plus légère est la chevelure qui auréole ton visage de dieu païen.

Douce est la caresse de la brise dans les myrtes en fleurs, plus douce est la mélodie muette de ton sourire.

Tu n'as pas sacrifié à la Vénus triviale, car tu immoles ta jeunesse et ta grace aux luxures ouvrées.

Ton maître, le condottiere brutal et fier, qui de ses éperons fait frémir les dalles de marbre, s'irrite de ne pouvoir déchiffrer ton sourire, insaisissable comme un parfum qui s'envole.

Tandis que dans ta voix cruelle et câline, tu lui murmures, en mots doucements persuasifs, des vengeances compliquées, que tu distilles et que tu damasquines avec art.

Axieros.